

## Beck ou comment refaire son outillage intellectuel

Préface à la traduction française Ulrich Beck. *La Société du risque : Sur la voie d'une autre modernité* (traduction par Laure Bernardi) Paris: Flammarion, 2003.

Enfin, Ulrich Beck en français ! Il était temps. Ce grand sociologue, ce penseur de la modernité, qui connaît en Allemagne, en Angleterre un immense succès, n'a pas eu de chance, jusqu'ici, avec les français. Pourtant, c'est bien de nos sociétés industrielles qu'il parle ; c'est bien elles, dans chacune de leurs composantes, depuis le marché du travail jusqu'aux secrets d'alcôves, depuis les controverses scientifiques et techniques jusqu'aux nouvelles définitions de la politique, qu'il cherche à décrire. Voilà un auteur auquel on ne saurait reprocher de ne pas prendre à bras le corps les problèmes contemporains : quand paraît pour la première fois *la Société du risque*, le nuage de Tchernobyl se déploie sur l'Europe ; quand sort cette traduction française, les catastrophes frappent aussi bien à Toulouse qu'à New York. Qui a besoin encore de preuves que nous sommes entrés pour de bon dans la société du risque ?

Malheureusement, ce terme de « risque » a entraîné bien des malentendus et c'est sans doute lui qui a retardé la compréhension de l'œuvre de Beck. On en a fait un spécialiste du « risque technologique majeur », alors qu'il prend le terme d'une manière beaucoup plus générale pour rendre compte du lien social lui-même : d'après lui, nous n'échangeons pas seulement des biens, mais aussi des maux. Pour Beck, le risque ne se confond pas avec les nouvelles menaces créées par la technique et par l'industrie, mais provient de la disparition de ce que les économistes appellent les « externalités ». « À la différence de toutes les époques qui l'ont précédée, écrit-il, la société du risque se caractérise avant tout par un manque : l'impossibilité d'imputer les situations de menaces à des causes externes. Contrairement à toutes les cultures et à toutes les phases d'évolution antérieures, la société est aujourd'hui confrontée à elle-même. » Il n'y a plus rien qui soit extérieur au monde social. La nature à son tour, devenue depuis longtemps seconde nature, se trouve intégrée aux débats politiques et sociaux. Il n'existe plus aucune réserve où l'on puisse rejeter les « dommages collatéraux » de nos actions. Les sociétés sont devenues des manufactures de risques...

Cette fabrication de la société par elle-même n'est pas nouvelle ; le thème est ancien, on le retrouve chez Marx, mais il va prendre chez Beck un sens tout à fait nouveau car il va s'en servir pour distinguer la première modernisation industrielle (celle de Marx justement) de ce qu'il appelle la « modernisation réflexive » ou seconde modernisation, celle dans laquelle nous vivons. Les maux, les menaces et les risques ne viennent plus de

l'extérieur inquiéter la société : ils sont engendrés, manufacturés, par cette société elle-même. D'où l'obligation où elle se trouve de se repenser elle-même — c'est le sens du mot « réflexif » — en secouant une à une les bases sur lesquelles la société industrielle s'était construite. Au lieu d'établir une continuité entre les sociétés industrielles et les sociétés post-industrielles, Beck voit la seconde comme une destruction systématique de la première.

On le voit, ce que cherche à faire Ulrich Beck, c'est une sociologie générale, dans la grande tradition allemande de Max Weber. En faire un théoricien du risque rendrait incompréhensible le présent livre qui porte pour une grande partie sur le chômage, la vie affective, les inégalités sociales, l'individualisation, la politique aussi bien que sur les nouvelles formes de débats scientifiques. Si nous avons de la peine, en France, à absorber la leçon de Beck, c'est parce que les Français se pensent toujours modernes sans voir la discontinuité béante entre société industrielle et post-industrielle. Malgré les affaires successives du sang contaminé, de la vache folle, des organismes génétiquement modifiés, ils pensent encore qu'une maîtrise par la science et la technologie restera possible. Leur confiance dans l'administration savante et dans l'avancée inéluctable d'un front de modernisation n'a pas varié. C'est même cette confiance dans un Etat savant qui fonde à leurs yeux le pacte républicain. Or, pour Beck ce sont les notions même de maîtrise, de modernisation, de contrat social qu'il faut revoir de fond en comble à partir du moment où les effets secondaires font partie intégrante de nos actions. « C'en est assez de la légende de 'l'imprévisibilité des effets secondaires'. Les conséquences ne sont pas apportées par les cigognes ! on les a fabriquées. »

Une autre raison qui rend Beck si nouveau pour un lecteur français, c'est qu'il pratique une forme de sociologie étrangère à nos habitudes. Chez Pierre Bourdieu, par exemple, ou chez Michel Crozier, faire de la sociologie consiste à appliquer un petit nombre de règles scientifiques à toutes sortes de situations nouvelles. Dans cette optique, le sociologue impose sa grille d'analyse intangible à l'univers social qu'il s'agit moins de comprendre que de formater. Beck travaille tout autrement. Il ne veut pas régir le monde social mais capter sa nouveauté. Or s'il y a quelque chose qui change constamment au cours de l'histoire, ce sont les lois sociologiques elles-mêmes. Au lieu d'enseigner aux acteurs sociaux comment ils doivent se penser, Beck prétend apprendre des acteurs sociaux comment il doit les penser. D'où un style audacieux, expérimental, souvent littéraire, parfois brouillon, toujours jubilatoire qui se caractérise, dans tous les livres publiés depuis, par une énorme prise de risque : il faut tout essayer pour renouveler les cadres vermoulus de la sociologie qui sont aussi, le plus souvent, ceux de la société elle-même. Inutile de prétendre à un vernis scientifique ; les véritables sciences sociales cherchent leur scientificité dans une adéquation toujours plus grande avec l'esprit d'une époque.

Ce qui paraîtra sans doute le plus étrange au lecteur, c'est la place

centrale donnée par Beck aux sciences et aux techniques dans ses définitions de la modernité. Pour la plupart de ses lecteurs français, développement des sciences et modernisation vont de pair. Or, là encore, Beck introduit une rupture entre sociétés industrielles et « modernisation réflexive » : « La science, écrit-il, devient de plus en plus *nécessaire* mais de moins en moins *suffisante* à l'élaboration d'une définition socialement établie de la vérité ». Phrase tout à fait étrange pour ceux qui attendent de la science des vérités qui ne soient justement pas « socialement établies » ! Et pourtant cette formule définit de façon frappante le nouveau contrat à établir entre la science et la société au moment où la plupart des affaires publiques deviennent des controverses scientifiques qui demandent à être arbitrés politiquement.

C'est probablement sur la politique et son rôle qu'Ulrich Beck est le plus novateur et le plus utile pour le réoutillage intellectuel de la société française. Là aussi, le passage d'une forme de modernisation à l'autre exige une redistribution profonde des cartes : « La politique devient apolitique ; ce qui était apolitique devient politique », affirme-t-il. Par cette expression, il ne vise pas seulement l'émergence de nouvelles formes de revendication micro-politiques, « capillaires » aurait dit Michel Foucault, telles qu'on peut les trouver dans les nouvelles batailles des corps, des couples, des sexes, des genres. Ce que Beck attend de ce qu'il nomme « subpolitique », c'est une transformation complète des formes classiques de la vie publique, depuis la définition de l'Etat jusqu'à celle de la ville, en passant par l'entreprise et la famille (on espère que son livre *Réinventer la politique* sera rapidement traduit). Que peut vouloir dire exercer le pouvoir, produire un consensus, définir une stratégie, défendre des frontières, battre monnaie à l'époque de la seconde modernisation, quand nous sommes tous devenus solidaires par les risques que nous nous imposons les uns aux autres ?

Oui, c'est bien d'une révolution radicale dont Beck se fait l'analyste et le commentateur, mais, chose tout à fait inhabituelle dans le monde intellectuel, Beck n'est pas un penseur critique : c'est un penseur *généreux*.

Bruno Latour